

# Ça mord

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 38

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204498>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

là-haut ! Voulez-vous descendre ? On va vous en flanquer des premières places.

Le gros se laisse choir et décampe.

LE CAPITAINE. — Eh ! là, caporal, voyez s'il y en a d'autres et faites tout descendre.

LE CAPORAL. — Eh ! là-haut, descendez, sacrebleu ! ou je vous f... du clou de la belle façon.

— Ne descends pas, dis-je à Martin, tu es fou, reste où tu es, qu'ils viennent nous chercher.

LE CAPORAL. — Descendez-vous, encore une fois !

En voilà un qui se hâte de dégringoler.

— Imbéciles que vous êtes, leur crie-je, fallait rester.

A une nouvelle bordée d'injures, voilà Martin qui prend peur aussi.

— Je ne veux pas me faire coller, moi !

— Alors, vas-y, sacré nigaud ; moi, je reste.

LE CAPITAINE. — Sont-ils tous descendus ?

Le caporal renifle, le nez en l'air. Il me vient des envies de lui boucher les *trous du nez* avec des glands. Tapi là-haut, les genoux ramassés sous le menton, je me dissimule au mieux, avec mes habits gris et ma casquette verte.

— Es *iche* no ein ! (C'est un *tudsch* qui m'a aperçu.)

— Descendras-tu, toi, là-haut, quand on te le dit ?

— Ma foi non ; j'y suis, j'y reste !

— Je te ferai voir, sacré gaillard, avec ma bayonnette, encore.

— Va la dire ailleurs ; viens-y voir avec ta bayonnette, on a encore des *hydrantes* !

LE CAPORAL. — Capitaine, il ne veut pas descendre.

On voyait la plaine s'animer, des groupes s'avancer, des chevaux galoper ; des autos se dirigeaient juste de nos côtés. Le moment devenait critique pour moi.

LE CAPITAINE. — Eh bien, laissez-le là, cette mauvaise tête !

LE CAPORAL. — Attends que je te rattrape à la descente, je t'en vais ficher.

— Fiche-moi toujours le camp, en attendant, murmurai-je à part moi.

Force lui est de me lâcher pour vaquer à son service. Alors, cette fois, je me tranquillise et m'occupe d'être bien.

Je fais « rase-branches » tout autour de moi ; il s'agit de bien voir. Non de non, quel coup d'œil ! Toute la plaine devant moi ! Et que vois-je au-dessous ? Un remue-ménage : des personnages s'installent, des autos, qui continuent d'amener un flot d'autres personnages décorés, des

PAUL. — C'est un moyen ingénieux de prouver au public, qu'en dépit des apparences, il y a bien une certaine préparation et qu'il y a quand même différence entre la première répétition et la représentation. Voyons maintenant le deuxième tableau.

OSCAR. — Deuxième tableau ; côté : *Public*. Ici, ça ira plus vite.

Changement à vue. Nous voici dans le magasin de vente des billets.

PAUL. — Prenons place. Sur le petit banc qui est à droite en entrant nous serons très bien pour voir le défilé.

OSCAR. — Avant qu'il commence, vite, examinons les lieux.

De tous côtés, aux rayons de la bibliothèque, sont accrochés des plans du théâtre. La saison bat son plein. Pas un jour de libre. Représentations de la troupe ordinaire, troupes de passage, concerts, conférences, séances de prestidigitation, de spiritisme, d'hypnotisme, de projections, cinématographie, sociétés chorales et instrumentales, sociétés de gymnastique, sociétés d'étudiants, sociétés littéraires et artistiques de tout genre. Le public est pris d'assaut ; il ne sait où donner de la tête...

PAUL. — Et se plaint cependant tous les jours qu'à Lausanne on manque de distractions.

OSCAR. — Je ne dis rien de la plupart des « types » qu'on voit défilé dans le magasin de vente des billets, paradis de l'observateur. C'est un véritable kaléidoscope, où s'entrecroisent, se heurtent toutes

officiers étrangers, s'arrêtent juste près de mon arbre. Pas possible ! Serais-je tombé précisément sur le groupe de l'état-major ? Cela ne manque pas ! Une place de cent francs, au moins, que j'ai là. Pour l'heure, je suis l'oiseau de la chance !

Tout à coup, j'aperçois un magnifique landau à quatre chevaux bruns qui s'avance. Un personnage de marque, me dis-je. Ce n'est rien moins que M. Forrer, notre ministre de la guerre, en costume de cérémonie, seul dans sa voiture. Pour une veine, c'en est une ! Puis, je vois arriver le colonel, petit vieux, tout imposant avec son écharpe blanche. Ces deux notoriétés se saluent et le colonel se place à la gauche du ministre. Puis, ce sont tous les officiers étrangers.

Et bientôt tous ayant gagné leurs places, restent immobiles devant le défilé qui commence. C'est un spectacle magnifique, impressionnant. Vive notre armée !

Enfin, de mon perchoir, j'assistai, immobile et ravi, à toute cette scène inoubliable. De loin, je faisais des signes à mes compagnons expulsés. Ils me répondaient en me montrant le poing, car ils ne devaient pas voir grand'chose, où ils étaient.

Puis, au milieu du brouhaha final, je dégringole prestement de mon arbre ; je tombe sur le dos d'un cheval qui rue de frayeur ; je saute plus loin. Je retrouve ma bécane intacte, j'avais vu le défilé !

P.-S. Je te demande un peu ce que je leur ai gêné, là-haut, à tous ces types qui voulaient me faire descendre ! Ils en auront été pour leurs jurons, quand ils ont trouvé l'oiseau envolé.

Ton copain,  
*La Casquette verte.*

Comme à la tour de Babel. — Une dame avait engagé une bonne italienne.

Devant faire avec ses filles un long séjour à Bex, madame envoie à la bonne, restée à Lausanne, le télégramme suivant :

« Envoyez *piano* par grande vitesse. »

Et la bonne de répondre aussitôt :

« Madame demande l'impossible. Et il faudrait savoir aussi ce que madame désire qu'on lui envoie. »

Aux manœuvres. — Un officier demandait à un soldat qui ne payait pas de mine :

— Pouvez-vous me dire combien il faudrait de mètres de drap pour vêtir un âne ?

— Non, mon yeutenant, mais vous le saurez en vous adressant à votre tailleur.

les mesquineries, tous les ridicules, le sot orgueil, les ambitions chimériques, les jalousies, les rivalités de notre pauvre humanité.

PAUL. — Les figures changent à chaque instant et c'est toujours la même chose.

OSCAR. — De ces personnages, tous plus curieux à étudier les uns que les autres, nous ne prendrons que ceux qui intéressent spécialement les soirées d'amateurs.

A tout seigneur, tout honneur, d'abord le journaliste. Esclave du devoir professionnel, il se rend avec résignation à ces interminables soirées d'amateurs qu'il lui faut subir d'un bout à l'autre et dont, quoiqu'il en soit, il ne devra dire que du bien. C'est la consigne !

PAUL. — Consigne pénible par dessus tout pour un journaliste : ne dire que du bien.

OSCAR. — Saluons ! Voici la maîtresse de pensionnat, à qui la société a adressé une petite lettre, accompagnée d'un ou plusieurs billets gratuits, suivant l'usage.

Madame ou mademoiselle vient aux informations. (*Imitant une voix de femme*) « Pardon, monsieur, j'ai reçu de la société... » une lettre m'annonçant sa soirée et me demandant de vouloir bien y conduire les élèves de mon institution. Ces jeunes amateurs sont-ils bien comme il faut ? Appartiennent-ils à la bonne société ? La pièce qu'ils ont choisie est-elle convenable ? En dehors du Molière je suis toujours inquiète. Vous savez, monsieur,

Oh ! ces Suisses ! — Dans un de nos théâtres de la Suisse romande on jouait « Tartufe ». L'artiste chargé du rôle de Tartufe était d'une médiocrité qui n'avait d'égale que son aplomb. On le siffle.

Rentré dans la coulisse, il fait un geste d'indignation, en s'écriant :

« Il faut venir en Suisse pour voir cela. C'est la première fois que j'entends siffler Molière. »

La vie à trois. — « Monsieur, j'adore votre fille aînée ; voulez-vous m'accorder sa main ? » demande un candidat au mariage.

— La droite ou la gauche ?

— Dame ! moi, ça m'est égal.

— C'est que j'ai déjà accordé la gauche.

Une veine. — Nous aurons, ce soir et demain, occasion d'admirer et d'applaudir *Sarah Bernhardt*, l'imitable, l'immortelle Sarah. Ce soir, elle nous donnera *Adrienne Lecouvreur*, son drame, pas celui d'Hugo, et demain, dimanche, *La Dame aux Camélias*. Salles comblées, bravos enthousiastes, public emballé.

\*

Ça mord. — Il fallait s'y attendre, après quatre mois de disette. Dès le premier jour de réouverture du *Kursaal*, le public en foule a repris le chemin de Bel-Air. Le soir venu, quand on a posé la plume, l'aiguille ou le marteau, on ne sait pas se diriger d'un autre côté. Il faut bien dire que des programmes copieux et où, chaque soir, brille une attraction nouvelle, attirent et enchantent. Cette semaine, il y a un spectacle de tout premier ordre.

#### L'image de la santé

et de la fraîcheur juvénile se trouve sur le visage de chaque enfant qui est nourri d'une façon normale et rationnelle. C'est contraire à la nature et à la raison de donner aux enfants du café, car celui-ci rend malade l'organisme délicat et en paralyse le développement. La boisson la meilleure et la plus bienfaisante pour les enfants de tout âge aussi bien que pour les adultes est, selon l'avis des médecins, le café de malt de Kathreiner. Il ne contient rien de nuisible, il a un goût agréable et il est nourrissant.



Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.  
Ami FATIO, successeur.

combien il faut être prudente, avec ces demoiselles.

PAUL (*du même ton*). — ... Leurs parents les ont confiées à mes soins. De nos jours, il faut être toujours en éveil, toujours en sentinelle pour sauvegarder leur innocence, menacée de toutes parts.

Les chères petites, hélas,

Elles ne s'en doutent pas, dans leur candeur naïve !

OSCAR. — Le défilé continue. Voici le monsieur, membre du comité d'une association philanthropique quelconque. S'il est là, c'est que, lui aussi, a reçu une petite lettre, entre les lignes de laquelle il lui a semblé lire ces mots : « Monsieur, vous n'avez sans doute point oublié qu'il y a deux ans, notre société a eu le plaisir — plaisir très rare — de remettre à la société philanthropique dont vous faites partie, le bénéfice de la soirée du... Nous osons donc espérer, monsieur... »

PAUL. — « ... Que vous voudrez bien prendre des billets pour la soirée que nous nous proposons de donner le... courant. »

Rien de plus naturel et de plus juste. C'est un rendu. C'est la carte ou plutôt le... billet forcé.

OSCAR. — Monsieur vient donc acheter deux ou trois billets...

PAUL. — Et le soir de la représentation, il donne sa procuration à sa cuisinière, à sa femme de chambre, à son cocher... On ne perd pas toujours au change.

(*La fin samedi.*)